

même si la thèse soutenue par M. Valter Tauli s'avérait fondée du point de vue phonétique, elle n'impliquerait aucunement que les oppositions quantitatives de l'estonien forment un système autre que trinaire, tel qu'il est d'ailleurs ressenti par les sujets parlants.

Aurélien SAUVAGEOT.

Tibor KARDOS : *Az Argirus széphistória* (l'histoire d'Argirus) Akadémiai Kiadó, 1967 (avec un résumé en italien), in 8°, 415 p.

Le titre — celui d'un chant épique hongrois extrêmement populaire, dont une adaptation a été très souvent rééditée — ne laisse pas supposer au lecteur étranger combien ce beau livre aborde de problèmes passionnants, concernant les rapports entre nations, la littérature et l'histoire des religions. Tibor Kardos, l'éminent spécialiste de l'humanisme et de la Renaissance hongrois et italiens, éclaire ici les temps encore plus lointains, les relations encore plus complexes et, en recherchant les sources inconnues (mais que l'on peut retrouver par déduction) du chant hongrois du xvi^e siècle, au-delà des « nouvelles » italiennes et de leurs modèles cypriotes, il entre en contact avec les cultes et les mystères religieux du bassin oriental de la méditerranée antique.

Le thème du chant est l'amour d'une jeune fée et d'un prince qui a la garde du fruit du pommier d'or qui pousse dans son verger. Après une nuit de noces troublée, beaucoup d'aventures et de vicissitudes, il la retrouvera pour toujours.

Le point de départ des études sur l'origine du conte était l'affirmation de l'auteur de jadis d'après laquelle il traduisait un conte italien. Jusqu'ici pourtant l'original restait introuvable et le doute a surgi touchant la véracité de cette assertion. Tibor Kardos apporte à présent, après des recherches méthodiques, la preuve de cette origine italienne. Il analyse le style et la composition des contes italiens de l'époque et met en évidence leurs éléments caractéristiques, voire même les tournures stylistiques les plus employées. Au début du poème, l'indication du sujet et du modèle, puis l'adresse au lecteur, l'abord du sujet au moyen d'une formule traditionnelle, pour terminer par la formule de conclusion et la clause. De même, la peinture de la rencontre, des soins amoureux, de l'éclosion de l'amour, la composition des dialogues, de la séparation, des déplorations et des lamentos utilisent des tournures stylistiques semblables allant quelquefois jusqu'à une concordance quasi littérale. Le chant hongrois appartient donc, sans aucun doute, au cycle des contes italiens à sujet antique et à forme de « nouvelle ».

L'auteur met ensuite notre texte en parallèle avec des contes à sujet analogue (Prasilda e Trisbina, Hypnerotomochia Poliphili, Historia di Perseo, Fortunatus) que l'on peut tous ramener à des manuscrits cypriotes ; l'on peut aussi supposer que le poète hongrois a traduit une des versions de ce groupe d'histoires apparentées, version qui daterait de la première moitié du xvi^e siècle, au plus tard de 1570.

En se basant sur le récit, datant de 1703, d'un voyageur hongrois qui soutenait, à partir de la tradition locale, à propos d'un jardin de Nicosie, que c'était là le jardin d'Argirus, l'auteur examine une série de fresques de la ville de Nicosie et établit que, parmi d'autres histoires mythologiques, Farinati (connu pour ses attaches cypriotes) et son fils avaient peint l'histoire d'Argirus, ce qui révèle la grande popularité du thème à l'époque.

Les noms des personnages du conte, Argirus, Medena, le roi Akleton, le devin Filarinus, l'homme grand, l'homme boiteux, les trois petits diables, voire même la fée vierge dont on ne connaît pas le nom, le jardinier et la vieille marchande, permettent une identification mythologique précise avec leurs rôles et leurs fonctions (Argirus = argenté = la lune = Atys, Medena = Medusa = souveraine, Akleton = sans nom, qui n'est pas nommé = Hadès, Filarinus = qui aime les vérités amères et qui les révèle toujours, le jardinier = Charon, la vieille marchande = peut-être Déméter, l'homme grand = le Cyclope + Éole-Borée, l'homme boiteux = Hephaistos, les trois petits diables = les trois démons du vent + les cabires, démons-forgerons, la jeune vierge = Aphrodite, Artémis, Cybèle, Isis, qui dans le roman grec déjà n'est que vierge, jeune fille). Il résulte de tout ceci que l'ancêtre de notre chant est un mystère qui s'est formé à l'époque du syncrétisme hellénistique et dont le thème était l'amour des personnages divins assimilés à Aphrodite et à Adonis. Sa version finale aurait subi une forte influence du culte de Mithras aux II^e et III^e siècles.

Mais l'auteur va plus loin encore et, en rapprochant trois textes apparentés : l'histoire d'Argirus, d'Amor et Psyché, de Leombruno, il en déduit les formes archaïques du thème, antérieures au mystère : des cultes dont le contenu essentiel est le détournement d'une stérilité ou d'une catastrophe naturelle au moyen du mariage sacré d'une créature terrestre avec une divinité, mariage entraînant la descente aux Enfers de la créature terrestre. Plus tard, à partir également des rites d'autres mystères, fut composé un « récit sacré » symbolique où l'on perçoit sans difficultés des traces de l'esprit pythagoricien-orphique : la séparation de l'âme sur la lune, le voyage perpétuel vers le nord et même quelque chose qui appartient au culte de Mithras : la purification au moyen d'un suicide six fois répété, voire même la présence d'accessoires extérieurs du mystère : l'outre qui insuffle le sommeil, l'onguent pour les yeux qui réveille, etc.

L'auteur démontre l'origine cyprïote du mystère et du « récit sacré » grâce à une description des lieux qui ne prête à aucune équivoque : « le lieu qui doit son nom à un ruisseau de la couleur du cuivre fondu », et aux vestiges du culte existant à Chypre et sur les rives voisines d'Afrique et d'Asie Mineure — inscriptions, représentations. La preuve que des versions écrites et d'autres, purement orales, avaient pu coexister dans l'île.

C'est de cette tradition qu'a pu naître une adaptation en vers qui, après avoir acquis des traits caractéristiques de la société féodale des XII^e-XIII^e siècles — la vieille femme que l'on fait écarteler, la décapitation du devin et du valet, l'évocation des voiles d'or tournoyantes de Byzance — parvint à Venise, peut-être dans un recueil de récits cypriotes, en compagnie des histoires cypriotes de

Boccace et des histoires hongroises et allemandes sur Fortunatus. Tout comme l'histoire du « preux Auguste » est issue du cycle de Digenis Akritas et le Leombruno du Leandride. Dans sa forme nouvelle le conte reçut également un sens nouveau plus social : les différences sociales vaincues par l'amour. Ainsi l'acte final rituelo-purificateur du mystère antique — dans le texte hongrois, les trois soufflets — et apparemment déjà dans le texte italien — se transforme en un acte de justice, ce qui nous fournit un argument fort plausible en faveur de la thèse de l'auteur.

Voici, réduit aux schémas extrêmes, l'évolution que Tibor Kardos retrace jusqu'au développement du poème hongrois, grâce à des recherches philologiques d'une infinie richesse. Mais ce n'est pas tout. Vient ensuite ce qui concerne proprement le poème hongrois, l'identification du poète appartenant au cercle de Balassi, l'établissement de ses relations avec l'Italie, la vie postérieure du poème, son analyse du point de vue de la versification. Tibor Kardos nous ménage des surprises particulièrement dans ce dernier cas. Non seulement il sait faire ressortir avec finesse les beautés du texte et mettre en évidence la richesse du système des allitérations (ce qui lui permet d'apporter des nouvelles lumières sur le système allitératif de la vieille poésie hongroise), mais il attire aussi l'attention sur deux procédés que jusqu'ici nous ne connaissions pas dans la poésie hongroise : l'un, c'est l'utilisation artistique du rythme des pensées, ce qui confère à chaque strophe sa construction et sa dynamique propre, l'autre c'est l'emploi conscient et riche en effets de l'alternance des voyelles sombres et claires ; le poète aurait également souligné ces alternances au moyen de l'allitération. Les analyses de Tibor Kardos contiennent des vues très fécondes pour l'étude linguistique et stylistique de nos plus anciens textes poétiques et même, le cas échéant, plus proches de nous comme, par exemple, Vörösmarty.

L'histoire d'Argirus, l'un des récits les plus populaires en Hongrie, a aussi inspiré certains des grands poètes hongrois. Sur ce point comme ailleurs Tibor Kardos ne se contente pas d'une rapide référence au « Csongor et Tünde » de Vörösmarty, ou au « János Vitéz » de Petöfi, mais il retrace la postérité entière du récit populaire et révèle les liens qui existent entre ses diverses adaptations et les ouvrages des deux grands poètes.

Ce résumé rapide du contenu du livre et des résultats auxquels il aboutit ne peut faire sentir la masse de précisions, de révélations, les passionnantes découvertes, que ce remarquable ouvrage de philologie (d'une maîtrise universelle) apporte au lecteur qui suit l'auteur au fil de ses découvertes. Une telle richesse dans ce seul livre surprend, puisqu'aussi bien le résultat obtenu serait également remarquable, s'il était le fait de recherches successives ou d'un travail d'équipe. Les pages qui ont trait aux relations religieuses de la Grèce et de l'Orient antique de même que les rapports greco-italiens sont tout particulièrement remarquables ainsi que celles consacrées aux problèmes de la littérature de la Renaissance italienne. L'étude des relations entre les Beaux-Arts en Italie aurait pu être l'œuvre d'un chercheur d'une autre spécialité et l'étude de la postérité hongroise du poème aurait apporté à deux hommes suffisamment de travail et d'honneur ; ce qui a trait à la traduction hongroise, au traducteur,

à la vie ultérieure du poème et en particulier l'analyse métrique. Il faut admirer les connaissances universelles de Tibor Kardos que ce sujet a intéressé au point qu'il s'est avancé dans toutes les directions que lui indiquait le texte qu'il étudiait sans jamais rien abandonner de son travail.

C'est ainsi qu'il a donné à sa spécialité une œuvre de véritable « littérature comparée ». Si ce concept a une signification, le livre de Tibor Kardos sur Argirus en est un bon exemple, livre où se rendent mutuellement service l'histoire littéraire grecque, italienne et hongroise, l'histoire religieuse de l'antiquité, l'histoire des Beaux-Arts de la Renaissance et le folklore de l'Europe du Sud-Est. Et où la comparaison nous révèle la propagation à travers les nations des ramifications issues du tronc robuste d'un thème, les métamorphoses formelles de celui-ci et du terrain culturel qui le nourrit.

Ces découvertes ont le particulier intérêt de mettre en évidence toute une riche évolution à propos d'un texte perdu (du moins jusqu'à présent) que, par un hasard merveilleux, la seule nation hongroise a conservé dans une version relativement récente en langue hongroise, et d'avoir montré la possibilité de reconstruire tout un riche passé international à partir de cette version conservée dans une petite île de la civilisation européenne. Ce sont les rapports étroits qu'entretenaient aux xv^e et xvi^e siècles la Hongrie et l'Italie qui ont permis la transmission de cette belle histoire en Hongrie où elle donnera plus tard naissance à deux chefs-d'œuvre. Le livre de Tibor Kardos qui révèle au monde un morceau d'Europe englouti peut être considéré comme une preuve de la reconnaissance de la Hongrie.

Tibor Kardos nous donne en même temps deux grandes leçons : l'une, que « national » et « international » sont les deux aspects d'une même réalité et que l'unité extraordinaire de l'Europe d'autrefois n'a fait qu'enrichir la personnalité de chacun de ses membres et ne l'a jamais fait pâlir ; l'autre, que plus généralement humain est le ton d'une création humaine, plus chaque nation y trouve son bien ; et que plus une nation sent profondément sienne une œuvre, plus on peut être certain que c'est là le trésor commun de l'humanité.

(Budapest).

Lajos VARGYAS.

László SZABÓ, *Kolalappische Volksdichtung*, Vandenhoeck et Ruprecht, Göttingen, 153 p.

Ce recueil en lapon de Kildin et de Ter aurait été, en plus de ses autres mérites, un bon manuel du lapon, s'il avait contenu une petite grammaire, même sommaire. Nous savons que les dialectes lapons sont si divers, que certains linguistes aimeraient parler de différentes langues. Pourquoi ne pas commencer l'apprentissage par celle de la Presqu'île de Kola, puisqu'elle nous est offerte dans un livre précis et dans une transcription phonétique peu encombrée ? En face du texte original se trouve, sur la page opposée, une traduc-